



IRCOM 
B.P : 765 Yaoundé
Tél : 33 24 68 60 / 97 06 53 96
Mail : ircom@prepavogt.org
Sites : www.ircom.prepavogt.org
www.prepavogt.org


Ircom
la personne pour vocation
institut
Albert le Grand
cursus international en lettres et sciences politiques

Yaoundé, le 11 juillet 2014

CONCOURS D'ADMISSION
TOUTES SERIES

EPREUVE DE SYNTHESE
DUREE : DEUX HEURES

Conseils méthodologiques

1. Prenez le temps de lire très attentivement tous les textes en surlignant ou en soulignant les éléments qui semblent appartenir à la problématique qui se dégage. Après avoir dégagé les idées principales, établissez un plan qui comprendra obligatoirement une introduction, un développement en deux ou trois parties et une conclusion.
2. Rédigez l'introduction qui doit annoncer le sujet, posez la problématique et proposez votre plan (qu'il sera important de respecter par la suite !). Comptez les mots de cette introduction. Vous devez impérativement indiquer par un signe étoile (*) un ensemble de 50 mots.
3. Reprenez les textes et rédigez le développement. Attention à bien respecter le plan annoncé dans l'introduction. Le lecteur doit pouvoir accéder au plan à la simple vue de la copie. Rédigez des paragraphes distincts en n'oubliant pas d'introduire une phrase qui permet – à la fin de chaque paragraphe – de faire le lien avec le suivant. Comptez les mots du développement. S'ils sont trop nombreux, posez- vous la question du bien fondé de certains adverbes et adjectifs ...
4. Rédigez la conclusion qui doit ouvrir le débat, sans toutefois contenir d'idées personnelles. Soignez bien cette partie ; c'est la dernière impression sur laquelle votre lecteur restera. Comptez les mots de cette dernière phrase.

5. Recomptez tous les mots.

6. Rédigez votre synthèse sur la feuille de copie PREPAVOGT-IRCOM.

7. Relisez votre synthèse. N'oubliez pas que trop d'erreurs d'orthographe entraînent une forte décote sur la note. Pensez également à indiquer le nombre exact de mots à la fin de la synthèse. Les mots sont systématiquement recomptés lors de la correction.

8. Pour faciliter votre travail de comptage des mots, vous pouvez diviser vos feuilles de brouillon en dix colonnes. Vous placerez un mot dans chaque colonne.

Il vous est demandé de faire la **synthèse**, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 6 documents présentés, en 400 mots, avec une tolérance de 10%, c'est-à-dire de 360 à 440 mots.

Voici les consignes à suivre :

- Respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française
- Soigner la calligraphie
- Ne pas donner son avis sur le sujet proposé
- Ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre
- Mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots
- Noter le nombre total de mots à la fin de la synthèse et vérifier. Le décompte des mots est systématiquement contrôlé par les correcteurs.

Le barème de correction prend en compte tous ces éléments.

Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Exemple :

La phrase « *Aujourd'hui, 4 juillet c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, 75% des nations de l'ONU se réunissent à New York.* » comporte 27 mots.

Texte 1

Les enfants n'ont pas la cote dans les journaux, sauf quand ils représentent une victoire de la médecine sur la stérilité. Les bébés surgelés font la Une, mais, pour la plupart des dirigeants de la presse grand-public, mieux vaut parler kilos en moins que marmots en plus.

L'atmosphère ambiante, les inquiétudes face au chômage, les difficultés économiques, la stagnation du pouvoir d'achat, l'insécurité, le travail des femmes, les nouvelles relations entre hommes et femmes, la croissance vertigineuse du divorce ne militent certes pas en faveur d'un natalisme triomphant. Pourtant, je suis convaincue que la valeur enfants reste un bon investissement dans l'entreprise de la vie.

Une valeur que l'on devrait redécouvrir en cette fin de siècle, après l'avoir dépoussiérée, réactualisée, nous l'être réappropriée. Nous ne sommes plus du tout les mêmes parents que nos parents. Nos enfants ne seront pas les mêmes parents que ceux que nous avons été pour eux. Dans ce domaine aussi, motivations et relations sont à réinventer.

Après qu'ont été remises en question la place du couple, la place du travail, la place du sexe dans nos vies quotidiennes, on sent tout un frémissement actuel sur la famille. Chaque fois on proclame le grand bouleversement, la fin d'une époque, la mutation des comportements humains ; chaque fois, qu'il s'agisse du couple, du travail ou du sexe, cette remise en question entraîne des progrès, une adaptation, un renversement des tabous - mais pas une négation complète de ce qui existait auparavant.

Sauf, parfois, pour les enfants qui n'ont pas toujours le temps de naître avant que leurs parents potentiels comprennent qu'il aurait mieux valu qu'ils existent...

Christiane Collange, *Chers Enfants*, Éd. Fayard, 1987.

Texte 2

En Angleterre, les chercheurs et les praticiens en procréation artificielle ont été consternés d'apprendre, en février 1985, que les députés avaient massivement voté une motion interdisant toute recherche sur les embryons humains. Et aux États-Unis, les praticiens du génie génétique enragent depuis 1983 de ne pouvoir tester dans la nature

des bactéries génétiquement manipulées pour protéger les cultures des gelées tardives printanières, par suite de l'opposition des écologistes et de tout un secteur de l'opinion.

Chez les scientifiques, les médecins et la partie de l'opinion qui les soutient, il est fréquent d'entendre des réflexions amères, selon lesquelles la société pâtira à la longue de freiner ainsi la recherche, car, ce faisant, elle se prive de nouvelles possibilités thérapeutiques (ou productives). Dans certains secteurs, comme le diagnostic génétique sur les embryons, certains, comme R. Edwards, vont même jusqu'à retourner les arguments d'éthique : ils affirment qu'il ne serait pas éthique d'implanter un embryon dans l'utérus d'une femme en sachant qu'il y a un risque que l'embryon soit porteur d'une maladie héréditaire. Cela justifie donc, selon eux, qu'il faille faire des recherches pour mettre au point des méthodes de diagnostic génétique sur les embryons humains précoces.

Et bien des scientifiques et des médecins évoquent les progrès thérapeutiques qui furent réalisés aux XVIII^e et XIX^e siècles par Jenner et Pasteur : ces deux savants ne mirent-ils pas au point la vaccination dans des conditions dangereuses pour leurs patients (ils n'avaient pratiquement pas fait d'expériences préalables sur les animaux) ? S'il y avait eu des comités d'éthique à leur époque, auraient-ils pu seulement travailler ? L'humanité n'aurait-elle pas été ainsi privée d'un grand progrès thérapeutique ? Et, plus prosaïquement, leurs patients, tel le petit Joseph Meister, mordu par un chien enragé et promis à une mort certaine, n'ont-ils pas eu à se féliciter de l'audace de ces chercheurs ?

L'argument de l'urgence thérapeutique que représentent des cas particuliers de patients, bien réels et souffrants, est, d'ailleurs, de nos jours, souvent avancé pour justifier qu'on ne freine pas la recherche (c'est donc là un autre registre que celui invoquant abstraitement le bien de l'humanité). Ainsi, R. Edwards, dans les années 1970, a-t-il argué de la souffrance des femmes stériles pour poursuivre ses recherches sur la fécondation in vitro et la transplantation embryonnaire, qui devaient aboutir au premier « bébé éprouvette », en 1978- De même, Cari Wood, directeur de l'unité de recherche en procréation artificielle la plus en pointe en Australie, a soutenu en 1984 que les femmes dépourvues d'utérus (à la suite de maladie, d'accident...) réclameraient un jour que des chercheurs mettent au point l'ectogenèse, c'est-à-dire la grossesse intégralement en éprouvette.

M. Blanc, revue *Autrement* n°93, octobre 1987.

Texte 3

Les médecins et les biologistes qui sont directement impliqués dans ces techniques, même s'ils sont conscients et heureux de rendre d'immenses services à des milliers de couples stériles, se posent, malgré cela, beaucoup de questions sur le sens de leur Démarche et sur les motivations de leurs patients.

Ces techniques révolutionnaires ont pour unique objet de satisfaire le désir d'enfant qui tenaille les couples stériles, que l'adoption ne satisfait pas, dans la mesure où le nombre des enfants proposés est faible et l'attente insupportablement longue pour l'impatience des parents.

Ce désir d'enfant a de quoi inquiéter, surtout par la vigueur avec laquelle, depuis quelques années, il surgit et s'amplifie. Comme si, après avoir voulu et obtenu de pouvoir faire l'amour sans risquer l'enfant non souhaité, après avoir acquis cette liberté jugée si importante, les couples découvraient soudain l'exigence inverse : avoir tout de suite, sans attendre, l'enfant dont le désir apparaît soudain.

C'est de ce désir d'enfant, puissant, violent, que les couples interpellent désormais la médecine et la biologie, au point de favoriser, de justifier parfois, des solutions extrêmes dont beaucoup sont pourtant mal acceptées par l'opinion générale.

C'en est au point qu'il faut se poser des questions essentielles. Celle de savoir ce que représente réellement l'enfant pour un couple, pour un homme, pour une femme. On ne saurait se contenter, sur ce sujet, du désir des parents. Un enfant n'est pas un jouet. Il est important de réfléchir aussi - surtout, disent certains - au devenir de cet enfant du désir, qui va naître sans père biologique. Quel sera son destin d'enfant, d'adolescent, d'adulte ? Comment pourra-t-il s'installer dans la vie, lui à qui il manquera peut-être l'essentiel ?

Certes, nous venons de le voir, notre morale n'est pas universelle. Bien des civilisations ne tiennent guère compte de la biologie et ne considèrent que l'aspect social de la parenté et de la famille. Mais nous vivons dans une civilisation où la loi et la morale se rejoignent pour considérer l'enfant comme le fruit de l'amour d'un homme et d'une femme. Ce n'est pas nécessairement faire preuve d'un conservatisme démodé que de croire en cette conjugaison qui, si elle n'est plus absolument indispensable sur le terrain de la biologie, reste essentielle pour l'avenir psychologique de l'enfant.

L'un des principaux risques des méthodes révolutionnaires qui se développent est de déshumaniser et la conception et la notion même de l'être humain - qu'il s'agisse de l'embryon, manipulé, congelé, rétrocedé, ou de l'enfant auquel on impose une parenté imprévue, pleine de dangers. L'enfant tend à devenir une chose, un objet, sur lequel on agit, que l'on transforme - que, demain, peut-être, on vendra.

On peut s'inquiéter de cette «médecine du désir» que les spécialistes pratiquent, parfois sans enthousiasme, sur des bien-portants dont le seul mal est un mal d'enfant. Les moralistes s'en inquiètent à juste titre et se demandent si ce désir est entièrement justifié et s'il faut, pour la satisfaction de quelques-uns, mettre en œuvre des techniques qui risquent de bouleverser ce qu'il y a d'essentiel dans l'homme.

R. Clarke. *Les Enfants de la science*, Éd. Stock, 1984.

Texte 4

L'enfant des poubelles

Le hangar du marché dormait, l'œil irrité,
Comme un monstre frustré de ses rires farouches.
Un enfant, concurrent des dogues et des mouches,
Cherchait dans la poubelle un repas empesté.

Sa frimousse était grave et veuve de gaieté,
Et meurtri par la faim, silencieuse cartouche,
Il arborait un deuil solennel et sa bouche
Semblait toujours grogner contre l'humanité.

Bientôt il eut les bras chargés par le destin !
Il fallait commencer son horrible festin
Quand, pressé de douleurs, soudain je le côtoie.

Je lui tends une main qu'il saisit en tremblant.
Mais en rouvrant la sienne, il s'étonna et, de joie,
Sans me dire au revoir, il déploie son élan.

René Philombe, *Hallalis et chansons nègres*.

Texte 5

« L'égoïsme des parents, ce qu'on appelle le sentiment paternel, ne connaît pas de bornes. (...) Tels sont, tous deux également nés de l'égoïsme, les moyens d'éducation, en usage chez les parents : la tyrannie et l'esclavage, à tous les degrés. La tyrannie, cependant, n'exclut pas la grande tendresse (« tu dois nie croire car je suis ta mère ») et l'esclavage peut revêtir les formes d'un immense orgueil (« tu es mon fils, je ferai de toi mon sauveur »). Mais en vérité ce sont là deux terribles moyens d'éducation, deux moyens contre l'éducation, dont le résultat ne peut être que de repousser l'enfant dans le sol d'où il est sorti.

C'est que les parents, malheureusement, n'ont pour l'enfant que cet amour animal, absurde, qu'ils confondent toujours avec l'enfant lui-même, tandis que l'éducateur a le respect de l'enfant et du point de vue éducatif cela vaut infiniment mieux, l'amour dût-il en être absent.

Franz Kafka, *Lettre sur l'éducation des enfants*, citée par M. Brod, Franz Kafka, 1966, Éd. Gallimard P. 347

Texte 6

Au XIXe siècle, un couple sur deux ne célébrait pas le quinzième anniversaire de son mariage. En 1969, un jeune couple a de bonnes chances de s'engager dans cinquante années de vie commune. C'est ahurissant, quand on y pense. On dira que personne n'y pense. Sans doute.

Il reste ce dont chacun se souvient, le cas échéant : que le divorce offre une issue désagréable mais non déshonorante à une union malheureuse. Et qu'au divorce peut succéder un nouveau mariage, satisfaisant et fécond. Si malheur il y a, il n'est plus inéluctable de s'y résigner. Il est aussi plus difficile de s'y résigner quand on est en droit de penser qu'avec un autre, ou une autre, on reconstruira « pour la vie ». Et serait-on celui qui souffre le plus de la séparation, il n'est plus permis, d'une certaine manière, de tenir l'autre emprisonné à perpétuité dans un triste mariage. Une morale, différente sans doute, est née qui s'oppose à cette mainmise sur autrui.

Ce progrès, car c'en est un, a un corollaire, l'insécurité. La plus médiocre des épouses, la plus sotte, la plus incapable, était assurée, une fois mariée, de le demeurer. Le plus volage des maris, le plus tyrannique, le plus maladroit, savait qu'il ne

retrouverait jamais la maison vide. Querelles, discussions, reproches, bouderies, aventures extraconjugales ne mettaient pas en question, sauf dans des circonstances exceptionnelles, le mariage. On ne se mariait pas pour être heureux, mais pour être mariés.

Aujourd'hui, nul ne sait où passe le point de rupture, où se situe le seuil de la tolérance au malheur que l'on éprouve, ou à celui que l'on inflige. Plus l'indépendance économique sera à portée des femmes, moins elles « fermeront les yeux », comme on le recommandait à leurs mères, sur leur agacement, leurs désillusions ou leurs peines. Plus elles seront capables d'assurer cette indépendance, moins les hommes se sentiront obligés de les supporter décevantes, ou pesantes.

La solidité du mariage, fût-il maussade, a fait place à la fragilité. Et on a tout lieu de penser que cette fragilité ira croissant, qu'il sera de plus en plus difficile de vivre, et de préserver, un long mariage tôt conclu.

Françoise Giroud, *L'Express* n°952, 6 octobre 1969

